

LES CAHIERS DE TAIZÉ
21

frère Pierre-Yves

Vers Dieu, en Dieu

Trois itinéraires de méditation

Introduction

Comment se préparer à la prière intime par un cheminement qui déjà se fait prière ?

C'est le sujet du premier de ces itinéraires, qui en propose une forme possible.

Quel Dieu ai-je conscience de chercher et d'invoquer ?

Le deuxième de ces itinéraires aborde cette question dans une méditation sur Dieu.

Quel sera le jeu de la mémoire pour me permettre de sortir d'une détresse intérieure ?

Le troisième de ces itinéraires entend en suggérer la réponse.

Chacun de ces itinéraires se veut bref, comme une esquisse qui ne prétend pas tout dire.

PREMIER ITINÉRAIRE

Dans les pages qui suivent nous proposons un cheminement de prière, les étapes possibles d'une méditation préparant l'oraison, et déjà prégnante de celle-ci. Et cela à partir d'une série de petits mots qu'on utilise sans même y prêter attention pour parler, et d'abord pour penser. Il s'agit de prépositions qui s'enchaînent ici dans une logique spirituelle – *pour, de, vers, par, en, devant, avec.*

Pour toi, Seigneur Dieu

Ce moment que je mets de côté je le voudrais vraiment pour toi, gratuitement de ma part, sans retour sur moi, sans recherche de sensations, sans me mettre en avant. Oui, pour toi, dans une reconnaissance sans arrière-pensée, dans une louange délibérée, dans la quête de ce qui te plaît. Mais bien sûr ce ne peut être dans une gratuité si « pure » que j'y serais comme étranger, que je m'en absenterais et m'en dégagerais personnellement. Car il est impossible de te plaire sans tout faire pour se plaire en toi. Tu ne te veux pas isolé, tu ne te penses pas sans nous, tu es communion, offre d'alliance. Ta joie suppose la nôtre.

Cependant c'est bien pour toi que je me tiens ici, attentif – si possible – à ta seule présence. « À toi seul la gloire », comme aimait le répéter Jean Sébastien Bach. Pour toi : ce qui suppose un certain oubli de soi, une manière de me quitter, de m'élancer hors de moi, hors

de tout ce qui me ramène à moi-même Et surtout pour toi dans la conscience que tu es Tout : je ne suis pas ta limite, ni toi la mienne. Tu ne connais pas de limites : c'est en toi que tu fais place à notre existence, à notre liberté, à notre responsabilité. Tu es tout, et tu n'as pas besoin de nous, mais tu tiens à nous, à notre réponse, à notre présence répondant à la tienne ; et c'est comme si, réellement, tu tenais à avoir besoin de notre amour pour être vraiment toi-même.

J'ai le désir de te donner tout de moi, du moins en ce laps de temps que je te réserve ; mais ce tout de moi je n'en dispose pas facilement, j'essaie de le rassembler tant bien que mal pour te l'offrir, et c'est pour signifier ce désir que je le concentre dans ce laps de temps qui t'est consacré. Pour toi, le soleil de ma vie, le fondement de mon origine, l'horizon de mon cheminement sur la terre, et le bel au-delà lumineux de cet horizon.

Je te dois tout, et par conséquent je me dois à toi, source de ma vie. Je reconnais que tu m'as créé non pas tellement pour toi que « vers toi » (*ad te*, disait saint Augustin), invité à devenir le partenaire de ton immense projet de création et de recreation. Voilà pourquoi je me désire pour toi, très spécialement en ce moment où je quête ta présence, simplement, sans autre projet, sans autre idée, et si possible sans autre souci.

De toi, Seigneur Dieu

Mais comment me vouloir pour toi sans d'abord me savoir de toi ? Certes, c'est mon initiative de te prier, de

te désirer, de te chercher ; mais elle naît de ta propre initiative. Tu es toujours le premier à nous chercher, à nous appeler, à nous désirer. Le premier aussi à ce rendez-vous qu'est la prière. Et plus radicalement tu as l'initiative de mon existence même, qui commence sur la terre pour aller plus loin, beaucoup plus loin.

Tout nous vient de toi, et je viens de toi. Tu ne cesses de m'appeler à travers ce qui existe, à travers les événements et ma manière de les vivre, de leur donner sens. Et de même à travers les événements que relatent le premier Testament et la parole des prophètes qui y fait écho ; à travers la vie humaine et la parole de ton messie ; et de façon plus mystérieuse encore, à travers le témoignage intérieur de ton Esprit Saint, par qui se prolonge la présence historique du Christ après sa résurrection.

À l'inverse de ceux qui te disent absent, et de ceux qui essaient de justifier cette absence, à l'inverse du sentiment que l'on peut avoir d'une passivité, d'un laisser-faire de ta part, j'ai à discerner ta présence active dans ma vie, et d'abord dans ma prière. Puis, à partir de là, plus difficilement, à deviner cette présence dans le monde. Elle ne paraît pas évidente, car tu n'es pas de cette création. Apparemment tu n'interviens pas directement ; mais plus précisément tu n'interviens pas comme nous l'attendons, comme nous nous y prendrions nous-mêmes. Faut-il en conclure que tu n'es pas présent, ni actif à ta manière ? Proposons-nous de penser que, habituellement et sauf miracles, tu n'interviens pas derrière les événements pour les susciter, les utiliser ou les changer ; mais que, de l'avant, tu tires l'histoire – la mienne et celle du monde – vers son accomplissement à venir

et en général sans que nous sachions comment. Il n'empêche : « Tout subsiste en lui », chante-t-on du Christ (Colossiens 1, 17). Et comme le dit du Père l'apôtre Paul : « Tout est de lui, par lui et en lui » (Romains 11, 36).

Vers toi, Seigneur Dieu

Que tout vienne de Dieu, que lui-même vienne à nous, serait-ce une raison pour moi de l'attendre passivement ? – manière de dire : à lui de venir ! Évidemment non. Ma nature de créature de Dieu c'est, on l'a vu, d'être vers Dieu. Jésus a passé dans l'histoire des hommes pour se faire notre passage en Dieu, notre pâque. « Élevé de terre », il attire tout à lui (Jean 12, 32). Puisse-je, ô Dieu, me laisser ainsi attirer pour aller à toi en réponse à ta venue vers nous !

Ainsi ma prière unie à celle de Jésus et insérée dans sa médiation, se veut un mouvement vers toi, Dieu, un dynamisme qui m'entraîne. Ce mouvement évoque une aventure spirituelle, une sortie hors de moi (mais pas sans moi !), un risque réclamant une certaine audace, celle de la foi, car on n'en connaît pas d'avance le résultat. On s'avance en terrain inconnu, avec peut-être la peur du vide, un vertige devant l'abîme, parce que, à certains égards, tu représentes pour nous un pays toujours à découvrir. Saurai-je te trouver, te rencontrer, ou vais-je errer en un désert sans chemin ?

Voilà qui ne va pas sans une grande attention, une forte concentration de l'esprit, une profonde intériorité. Ni sans une grande patience pour revenir autant de fois

qu'il est nécessaire des dérives de l'inattention. Vais-je alors réaliser cela par mes seuls moyens et avec une bonne volonté que je rassemble tant bien que mal ? Non, bien sûr. Se présente ainsi une nouvelle préposition :

Par toi, Seigneur Dieu

Non pas que tu fasses le travail à ma place. Ma place, tu ne la prends pas, tu me la donnes en me laissant toute ma responsabilité. Toi seul, par ton Esprit Saint, peux agir avec moi et en moi de manière à ne rien enlever à ma liberté – au contraire, en la fondant et en la déployant. Loin de m'infantiliser le moins du monde, tu me désires le plus adulte possible. C'est donc par toi, grâce à toi que je viens à toi, et c'est bien moi qui y viens.

Tu me prends par la main, comme Jésus, lorsque Pierre, effrayé par les vagues, se mettait à enfoncer dans les flots ; et par ton conseil l'Esprit se fait intérieur à ma volonté : voilà comment, Père, tu me prends dans ta gloire (cf. Psaume 73, 22 s). Me voici émerveillé et conforté : tu es engagé avec moi dans la quête de ton visage.

Combien cela est important : à travers ton accompagnement, en allant vers toi par toi, je te découvre plus clairement, je te connais mieux, ce qui m'évite de me tromper de Dieu : non pas celui qui je risque toujours d'imaginer comme ma propre image, en te réduisant à ma compréhension, mais toi, qui ne cesses de m'attirer à toi au-delà de toute figure de toi à laquelle je serais tenté de m'arrêter. En fin de compte, ma quête part de toi

venu à moi pour aller à toi qui m'attends et m'escortes. Car, du fait que tu es tout, mon élan vers toi n'est par extérieur à toi.

Cette démarche vers Dieu pourrait déjà se considérer comme un but pleinement valable : le chercher toujours plus loin, toujours plus profond, toujours plus mystérieusement. Pourtant non : elle vise un point d'arrivée, au moins temporaire, un repos, même s'il ne peut durer en cette vie et en ce monde.

En toi, Seigneur Dieu

On va à Dieu pour se trouver en lui, se découvrir en lui. Il est communion, en lui-même déjà, et c'est à elle qu'il nous convie. Me voici donc, Seigneur, pour être avec toi, si proche que c'est en toi que tu me fais place ; si proche que ta volonté et la mienne tendent à ne faire plus qu'un. Saint Paul nous l'explique : l'Esprit se fait tellement intérieur à notre désir, dans la prière, « par des gémissements ineffables » – donc sans la formuler à notre place, mais en l'inspirant du dedans – que Dieu, en sondant notre cœur, y découvre son propre désir exprimé par l'Esprit (cf. Romains 8, 26 s).

En allant à toi et par toi, je suis reçu dans ta communion et je découvre celle-ci comme essentiellement dynamique. Toi, Père, tu t'y retires quelque peu, car tu as tout remis à ton Fils et à ton Esprit, et je suis reçu délicatement par ces deux mains. Ton Fils a été ton visage tourné vers nous, et il demeure toujours ce visage humain où j'ai à déchiffrer ton mystère. Il nous a en outre

transmis son Esprit – le tien aussi – par qui tu habites en moi. Et tous deux, le Fils et l'Esprit, nous ramènent en toi, Père, comme à leur source. Ainsi suis-je réellement inséré dans ton mystère trinitaire.

Tout ce cheminement de pensée s'avère nécessaire pour m'unifier en moi-même et me conduire à Dieu, le vrai Dieu. Mais, dans cette communion avec lui, le temps est alors venu de dépasser ce cheminement fait d'images et de réflexion, en se laissant porter par lui au-delà des mots et des pensées. Le temps est venu de libérer, de simplifier mon esprit, et de laisser l'amour passer outre. Le temps est venu, dans l'oraison, de me tenir en Dieu si possible sans images et sans raisonnement, dans un pur élan de l'affection soutenu par la foi en ce que celle-ci a de plus radical, de plus simple. Cela tient simultanément du repos de l'esprit, de la paix et du silence intérieurs, donc d'une certaine passivité, et d'une extrême concentration, mais sans crispation de la volonté.

Devant toi, Seigneur Dieu

À moins d'un don particulier ou d'une longue pratique de l'oraison, il semble difficile de tenir longtemps dans cette sorte de suspension de l'esprit, dans cette expérience si profonde de la communion avec Dieu. Mais plutôt que d'en sortir tout soudain avec peut-être un regret, un sentiment d'échec, il m'est possible de rester devant toi, Seigneur Dieu – cela en demeurant présent à ta présence, tourné vers toi qui te tournes vers moi. On

se retrouve alors dans le monde des images et des idées, mais raréfiées, ramenées à l'essentiel.

Cette présence est de l'ordre d'une sagesse issue de celle de Dieu. Or, dans le latin de nos pères en la foi, la sagesse a partie liée avec la saveur (*sapientia – sapor*). Sans m'y chercher moi-même, je peux goûter à l'occasion ta présence, ô Dieu. Cela m'est non seulement autorisé mais j'y suis encouragé, comme une manière de t'honorer, de te rendre grâce, de savourer symboliquement ta communion.

Avec tous ceux qui te cherchent, Seigneur Dieu

Quelles que soient ma solitude dans l'oraison, l'épaisseur de la nuit, la profondeur du silence, elles sont peuplées invisiblement par tous ceux qui, eux aussi, sont en quête de toi – sans parler de la nuée de tes témoins qui nous attendent près de toi pour ne pas parvenir sans nous à la perfection (Hébreux 11, 40). Présence silencieuse et tellement discrète qui, loin de troubler mon intimité avec toi, l'appuie et l'approfondit. Comment te rencontrer en oubliant tes amis ou en faisant abstraction d'eux ? Comment ne pas me situer avec humilité et une infinie reconnaissance dans leur communion fraternelle sur la terre et dans le ciel ? Comment ne pas me désirer participant de leur prière et de leur amour ? Comment minimiser cette dimension sans mesure de ta grâce ?

Ce qui précède n'est qu'une proposition. Le lecteur, à partir de ces prépositions ou d'autres, dans cet ordre ou dans un autre, est invité à se créer un cheminement personnel qui l'amène à la prière et inaugure déjà celle-ci.

DEUXIÈME ITINÉRAIRE

Quand tu dis « Dieu » à qui penses-tu, à qui parles-tu ? Il n'est pas superflu de se poser la question.

Plus souvent qu'à notre tour, ne nous arrive-t-il pas, dans la prière, de dire des paroles, ou de les lire, sans penser à ce que nous disons, l'esprit tout ailleurs ? Mais il peut aussi nous arriver d'être bien attentifs aux paroles que nous proférons, sans être trop conscients de Celui à qui nous les adressons. On dit : « Seigneur » dans un sens qui reste vague, et sans même préciser si c'est au Père ou à Jésus ou à l'Esprit Saint que nous parlons, ce qui manque de respect pour ce que la révélation nous fait connaître.

Essayons d'évoquer dans ces pages tout un cheminement dans et vers l'intimité de Dieu. Nous savons qu'aucun terme ne le définit, qu'aucun nom ne lui convient vraiment. Il est toujours infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons penser ou imaginer de lui, au-delà de toute représentation, il échappe à nos prises, il habite la lumière inaccessible (1 Timothée 6, 16). Pourtant nous ne pouvons pas penser à lui, l'aimer, nous adresser à lui sans avoir en nous une certaine image mentale de lui, ni sans user de termes, les mieux choisis possible, qui nous parlent de lui et nous servent à lui parler. Ils seront toujours approximatifs, symboliques en ce sens que, appartenant à notre langage d'humains sur la terre, ils visent un ailleurs indicible ; ils n'enferment pas une signification, ils la visent.

Pour s'adresser à Jésus c'est moins difficile, car les Évangiles nous dessinent un visage de lui, celui d'un

homme qu'on peut même tenter de représenter, de dessiner, de peindre. Encore que nous ayons à le rejoindre dans sa divinité éternelle, dans l'indicible de sa résurrection, et dans sa médiation universelle, puisqu'il est la Tête en laquelle s'unifient et se récapitulent toute l'humanité et toute la création dans leur immensité.

Pour Dieu nous sommes moins aidés au départ. Ce terme de « Dieu », en lui-même et par lui-même, ne dit peut-être pas grand chose : il est très général et trop employé en tous sens. Par contre si je dis : « Mon Dieu », ou « Notre Dieu » en lui parlant, cela change tout. Ou aussi « le Dieu de nos pères », avec tout ce que cela sous-entend de fidélité de sa part. Ou encore : « le Dieu de l'alliance », où se trouve évoqué le projet éternel en vue duquel Dieu s'est engagé dans l'histoire depuis la création jusqu'au Royaume, ce que saint Paul nomme « le mystère ».

Rocher

En vue de pouvoir penser à Dieu et de l'aimer, l'Ancien Testament, et les psaumes en particulier, nous proposent des appuis très concrets, des images très partielles, manifestement inadéquates et d'une symbolique d'autant plus efficace parce qu'insolite. L'une d'entre elles revient souvent : le « rocher », évoquant la stabilité, la solidité, le refuge en cas de besoin. Refuge si la plaine alentour est envahie par l'inondation, refuge si l'on se voit poursuivi par un taureau... Un roc sur lequel peut enfin appuyer son pied celui qui s'enlisait dans des sables mouvants.

L'image se complète par cette parole d'un psaume : « Au rocher trop haut pour moi veuille me conduire » (Psaume 61, 3), ce qui s'avère plein de signification pour celui qui, dans une escalade, rencontre un passage trop difficile pour lui : impossible d'avancer et de reculer, que faire ? Quel soulagement de pouvoir compter, entre deux prises, sur le secours d'une corde tendue et solidement assurée.

« Roc » ou « rocher » : quoi de plus dense, de plus présent, de moins discutable ? Comme image de Dieu, il en dit excellemment la présence et la réalité : Dieu n'est pas du domaine des idées, des abstractions, il est plus réel encore que moi et mon existence.

« Béni soit Dieu mon rocher, qui instruit mes mains au combat [...] Mon amour, ma forteresse, ma citadelle et mon libérateur, mon bouclier en qui je m'abrite » (Psaume 144, 1 s). Toutes images qui supposent que la protection a pour effet non une fuite ou une passivité de ma part, mais une mobilisation et un affrontement.

Amour

Par ailleurs on dit aussi de Dieu qu'il est « mon amour », dans les deux sens de l'expression : il m'aime et je l'aime. Ce thème est évidemment plus large et plus profond que les précédents. Encore que le terme d'amour soit d'un emploi si fréquent et si divers qu'il pourrait manquer d'impact en nous. Aussi est-ce précieux qu'il trouve des harmoniques : Dieu comme soleil, Dieu, « ma part d'héritage et ma coupe, c'est toi mon

bonheur » (Psaume 16, 5 et 2), « Dieu ma lumière et le rempart de ma vie » (Psaume 27, 1). Toutes expressions qui nous le rendent infiniment cher. Au point que nous sommes invités par un psaume à dire avec audace : « Ton amour vaut mieux que la vie » (Psaume 63, 4) – oui, que ma vie – et Dieu sait si je tiens à ma vie...

Visage

Le défaut de ces diverses approches c'est de ne pas signifier par elles-mêmes un rapport interpersonnel de réciprocité. À ce sujet on peut penser aux nombreux passages où il est question de la « face » de Dieu – un terme que l'on peut avantageusement traduire par « visage ». Ce terme dit très fortement l'attention d'un regard posé sur moi, comme aussi l'attente d'un regard de ma part. Si je cherche ce visage, c'est que mon cœur a entendu cet appel de Dieu : « Cherche mon visage », aussi puis-je le prier de ne pas me cacher son visage (Psaume 27, 8 s). Ainsi s'exprime autour de ce thème toute la réciprocité de la grâce et de la foi. C'est bien d'une présence réciproque qu'il s'agit.

Père

Nous en arrivons au thème par excellence, qui nous vient en grande partie de Jésus : le nom de Père. Dans l'Ancien Testament Dieu est quelquefois le Père du peuple et le Père du roi – comme dans la culture égyptienne. Selon

le Nouveau Testament Dieu est essentiellement le Père de Jésus, puis, du fait de notre communion avec Jésus, le Père de chacun, dans la mesure où nous confessons le mystère du Christ – sa divinité et son humanité – et où nous sommes résolus à faire la volonté de Dieu telle que la révèle Jésus.

C'est évidemment à partir de l'expérience psychologique du père terrestre que ce nom de Dieu signifie quelque chose pour nous, non sans d'ailleurs les ambiguïtés dues aux limites et aux possibles perturbations des relations parentales. Mais la paternité de Dieu à notre égard n'est pas la projection, même idéalisée, d'un père terrestre. C'est bien le danger de ce nom. En réalité la perspective s'inverse complètement : c'est la paternité de Dieu, telle que la vit Jésus, qui fonde, dessine, symbolise toute paternité humaine, et lui donne son nom.

Jésus nous apprend à dire, avec lui : « Notre Père qui es aux cieux », mais c'est surtout la manière dont il a été fils lors de son incarnation qui nous révèle ce Père. Un père généreux et même prodigue, qui dit à ses enfants – à celui qui revendique violemment sa liberté comme à celui qui s'aplatit par peur de lui, et à tous deux qui se méfient de lui, le soupçonnent de despotisme : « Tout ce qui est à moi est à toi » (Luc 15, 31). Jésus, dans le même sens, disait à son Père : « Tout ce qui est à moi est à toi et tout ce qui est à toi est à moi, et je suis glorifié en eux » (Jean 17, 10). En eux puisqu'ils sont associés à sa mission, celle d'un père si confiant et si débonnaire qu'il a remis toute son œuvre de création et de recreation à son fils et – toute proportion gardée – à chacun de nous et à nous tous.

Jésus nous apprend aussi ce qu'il s'agit de demander au Père du ciel : en finale le pain, l'extinction de nos dettes, à condition de le faire pour autrui, et sa sauvegarde dans les tentations et face au mal. Cela pour pouvoir demander d'abord et principalement des choses pour Dieu, et qui nous engagent fortement : la sanctification de son nom, la venue actuelle et prochaine de son Royaume, l'accomplissement de sa volonté.

D'ailleurs si notre rapport au Père fait de nous ses enfants et les frères de Jésus, cette relation s'ouvre sur un au-delà d'elle-même : Jésus appelle « amis » ceux à qui il dévoile les desseins de son Père (Jean 15, 15). C'est dire à quel point, loin de nous traiter avec condescendance comme de petits enfants, Dieu, en toute confiance, nous associe à ce grand dessein et compte sur notre propre confiance en lui.

Ce nom de Père ne se présente pas à nous comme une définition qui mettrait en quelque sorte Dieu à notre disposition. Lui aussi est approximatif et symbolique, visant un indicible, une lumière inaccessible. Avec les noms qui paraissent les plus évidents : « Dieu », « Père », il nous faut nous montrer très soigneux, en user avec discrétion et sobriété, demeurer à leur égard dans l'étonnement d'en disposer, et précisément de ne pas trop en « disposer ».

Je suis

Oui, Dieu se révèle à nous comme une « personne ». Mais attention : pour nous, inévitablement, une per-

sonne, c'est un être humain, nous n'en connaissons pas d'autres : c'est moi et mon entourage. Ce terme n'est pas faux pour autant, appliqué à Dieu, mais inadéquat : une métaphore symbolique ouverte sur l'au delà d'une signification pour nous par trop concrète, trop subjective, trop immédiate, trop restreinte. Jésus, lui, est bien devenu une personne humaine, mais le Père, non. En revanche il serait totalement dommageable, sous prétexte d'éviter cette inadéquation, d'imaginer, dans une perspective rationnelle et critique, un Dieu impersonnel, qui se réduirait à un premier principe, à une force motrice, intérieure par exemple à l'évolution de la création...

Lorsque Dieu s'est révélé à Moïse dans le buisson ardent, il s'est nommé : « Je suis qui je suis » (Exode 3, 14). Ainsi Dieu est un « je » qui s'adresse à moi en me disant : « tu ». Ce « je » exprime une conscience de soi, une volonté, une liberté ; il est porteur d'un projet qu'il conduit à son terme, il entend nouer avec chacun de nous une alliance profondément personnelle, celle d'un Père avec des fils et des filles le plus adultes possible, d'un Créateur avec des partenaires, d'un Seigneur qui se montre serviteur de tous, tout en restant responsable d'eux, avec l'autorité même d'un amour créateur et sauveur, c'est-à-dire libérateur. L'amour pourrait-il être autre que hautement personnel ?

En outre, puisque Dieu se nomme : « je suis », cela signifie aussi avec évidence qu'il « est ». Et cette prise de conscience de notre part fait rebondir notre démarche réflexive.

Être

Nous avons cheminé, au cours de ces appellations de Dieu, du plus lointain au plus proche. Faisons encore un pas important. Car le nom de Père, si nous en mesurons quelque peu le mystère, nous introduit dans une grande intimité avec Dieu, dans une profonde connaissance de son visage (dont le visage du Christ est le reflet). Et dans cette connaissance nous approchons l'être même de Dieu. À ce propos l'Épître aux Hébreux (1, 3) nous parle du Christ comme du « sceau de son être » : le sceau, en s'imprimant dans la cire, reproduit son image exacte, cette image qui est donc celle de l'être de Dieu. Parler de l'être de Dieu, et surtout parler de Dieu comme de l'Être, en qui s'unifie et se transcende tout le réel, c'est situer cette connaissance en rapport avec l'objectivité du monde et de son histoire – et en ce sens avec quelque chose de plus objectif que ne l'est le thème de la paternité.

Dans mon expérience de la réalité ambiante et de moi-même, je suis nécessairement en quête de ce qui est – donc de l'être. J'en soupçonne l'unité et celle-ci me paraît même comme une nécessité ; mais je n'en perçois que des aspects, des parties dépareillées (des « étants », comme disent les philosophes). Et cela d'ailleurs sur l'arrière-plan d'une autre expérience, celle du non-être : mes limites, la mort, la perte. Je m'éprouve donc en manque d'être ; j'aspire à ce qui peut fonder la réalité, et en elle ma réalité. Or ce fondement, il m'est proposé de le reconnaître en Dieu : l'Être en sa source, en son jaillissement, l'Être dans sa transcendance, dépassant toute

connaissance ; en qui n'existe ni passé ni futur, l'Être immuable et éternel, partout présent, qui remplit tout, englobe tout, renouvelle tout ; l'Être en sa concentration, en son cœur.

Et en tout cela rien de figé, rien de statique. Dieu est bien, lui-même, avec son Verbe et son Esprit, « la vie, le mouvement et l'être » (Actes 17, 28). Si nous le pensons comme la stabilité d'un rocher, nous avons à le penser simultanément comme la vivacité d'une brise. Il se fait connaître essentiellement comme le Vivant, et c'est à ce titre qu'il se révèle comme l'Être.

Va-t-on penser que ce sont là des abstractions ? Non, car, de toute manière, je fais l'expérience intime de l'être que je suis, de l'être à quoi je participe, de l'univers dont j'émarge. Et la prière me donne de dire à Dieu : tu es, dans toute ta transcendance et ton immensité, le fondement et l'horizon de mon être, tout comme de l'univers. Et c'est encore de manière transcendante que tu t'avères immanence, intimité au fond de ce que j'ai de plus intime. En toi nous avons « la vie, le mouvement et l'être » (Actes 17, 28) ; en toi je suis, en toi j'existe, en toi je dis « je », je suis une personne, car ton Être est Personne et amour ; ou encore : l'amour est ton être, hautement personnel.

Il m'importe considérablement de pouvoir dire : le Dieu de ma foi, mon Père du ciel, est aussi le Dieu de la réalité, l'Être de tout. En précisant que son Être est pour moi un mystère, car moi je n'accède qu'à des morceaux de l'être, qui ne me permettent pas de remonter intellectuellement à ce qu'est l'Être en son mystère.

Voici qui ne fait pas de doute pour saint Paul : le Dieu que ma foi me donne de connaître, de reconnaître et d'aimer, est Celui dont d'abord la création me donne de discerner l'existence : « Ce qu'il y a d'invisible – à savoir le Créateur – depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres » (Romains 1, 20). Il s'agit là d'une première révélation de Dieu, inchoative, qui attend de s'éclairer, de s'approfondir, de se personnaliser. Or en passant, dans la prière, de la paternité de Dieu à Dieu comme Être, comme nous venons de le suggérer, la première connaissance de Dieu, que nous avons dite inchoative, atteint son point culminant à travers tout cet itinéraire spirituel : « Dieu tout en tous et en tout » (1 Corinthiens 15, 28). Et d'abord : tout en moi, tout en nous ; et moi, ou nous, tout en lui.

TROISIÈME ITINÉRAIRE

De mémoire en mémoire

Nous partons ici d'une détresse vécue avec le sentiment d'être abandonné, de pousser des cris qui restent sans réponse, d'endurer une attente qui reste en suspens. Se présenterait peut-être la possibilité de chercher des dérivatifs faciles, de se ménager des consolations à bon marché, de fuir dans l'inessentiel. Mais cela, je le refuse au nom d'une exigence spirituelle : c'est autre chose que j'attends.

Ma mémoire alors intervient dans un premier temps, sur le mode d'une méditation sur ce que peut représenter la présence du Seigneur dans une existence humaine. Mais le souvenir de Dieu n'aboutit ici qu'à une plainte redoublée, il ne fait qu'aviver une défaillance intérieure, un trouble qui empêche même le sommeil, une pente vers le désespoir. C'est comme si cette mémoire était trop centrée sur moi et ma détresse et qu'elle m'enfermait en moi-même.

Ce souvenir encore vague se précise dans un deuxième temps : on repense aux jours d'autrefois, aux années passées dans la communion du Seigneur on se réveille la nuit pour se rappeler les chants et la louange qui montaient de notre cœur et de notre voix. Le souvenir, ici encore, prend la forme d'une méditation et celle-ci devient interrogation : le Seigneur a-t-il changé, et changé peut-être définitivement ? Est-il à court d'amour

et sa parole est-elle épuisée ? Lui qui était tout accueil s'est-il mis à rejeter ? Lui qui était promesse de pardon se livre-t-il maintenant à la colère ? L'ouverture en lui fait-elle place à une fermeture ? Toutes ces questions tendent à un constat : non, la droite du Seigneur n'est plus la même.

Mais la mémoire, dans un troisième temps, persévère malgré tout. Elle va remonter plus haut dans le temps et se faire moins subjective. Par de là mon sentiment et mes impressions, elle se livre à une méditation de tout ce que le Seigneur a réalisé pour son peuple, pour son Église, tous ces hauts faits dont on s'était émerveillé. Ce recul lui permet de voir se dessiner un chemin de sainteté et de deviner la grandeur de Dieu dans la discrétion habituelle de sa présence à son peuple. Au lieu de comparer l'œuvre de Dieu à ce que nous ferions à sa place, la foi déchiffre le mode d'agir de Dieu, qui n'est ni puissance d'intervention ni démission de faiblesse, mais autre chose, de l'ordre du mystère.

Dans la tradition juive le souvenir remonte l'histoire pour se fixer sur l'événement fondateur : la libération dans la traversée de la Mer Rouge ; et c'est à partir de là qu'on interprète tout le reste de l'histoire. Quant aux chrétiens, leur foi s'arrête à ce qu'est pour eux l'événement fondateur : la pâque du Christ, de sa croix à sa résurrection, annoncée et symbolisée par le passage de la Mer Rouge, précédé par le passage de Dieu au milieu de son peuple. C'est bien à travers les grandes eaux de la mort que le Christ a passé, prenant la tête de son peuple, d'Adam et Ève au dernier des croyants de l'histoire, pour les conduire jusqu'à son Père. Cet événement fondateur,

qui m'est hautement personnel par mon baptême, se présente comme le point de vue à partir duquel interpréter dans l'espérance ce qui survient dans ma vie. Le regard est moins subjectif qu'au départ, mais pas moins personnel – personnel et communautaire.

Ainsi la mémoire, d'étape en étape, a remporté la victoire de la foi et de l'espérance sur le sentiment de détresse et la tentation du désespoir, et cette victoire est celle du matin de Pâques.

– On aura peut-être reconnu dans ces pages une paraphrase du Psaume 77.